

Épistémologie du sdc

Définitions

Le sens de « épistémologie » dans ce document est « théorie scientifique de la connaissance scientifique ».

Théorie :

(wikipedia : Contenu soumis à la licence CC-BY-SA 3.0 (<http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr>)

Source : Article *Théorie* de Wikipédia en français (<http://fr.wikipedia.org/wiki/Th%C3%A9orie>).

Une **théorie** (du [grec](#) *theorein*, « contempler, observer, examiner ») est un ensemble d'explications, de notions ou d'idées sur un sujet précis, pouvant inclure des [lois](#) et des [hypothèses](#), induites par l'accumulation de faits trouvés par l'[observation](#) ou l'[expérience](#).

En [philosophie des sciences](#), une théorie scientifique doit répondre à plusieurs critères, comme la correspondance entre les principes théoriques et les phénomènes observés. Une théorie doit également permettre de réaliser des prédictions sur ce qui va être observé. Enfin, la théorie doit résister à l'expérience et être compatible avec les nouveaux faits qui peuvent s'ajouter au cours du temps. Si ce n'est pas le cas, la théorie doit être corrigée ou invalidée.

Ainsi, c'est dans la durée que se juge la force d'une théorie car elle doit pouvoir rester compatible avec les nouveaux faits, résister aux expérimentations qui voudraient en démontrer son invalidité, et assurer la justesse de ses prédictions.

Sensation, sensations : tout ressenti sensible intérieur, par opposition aux perceptions du monde extérieur. Les deux catégories générales de la sensation pour le sdc sont la souffrance et le bonheur.

Perceptions : ce qui nous vient par nos 5 sens et nous informe sur le monde extérieur, par opposition aux sensations intérieures. (Il n'est pas possible d'exclure a priori des capacités de perception extrasensorielles telles que intuition, télépathie, etc, ce qui n'affecte pas le sujet de ce document).

Jugement Dernier (dans ce document) :

Entité théorique fictive qui donnerait la mesure qualitative et quantitative de la souffrance et du bonheur (totaux des sensations désagréables et agréables) éprouvés par un être sensible à durée de vie finie.

Absolu épistémique :

un des problèmes épineux en théorie de la connaissance est la « régression épistémique » : n'importe quel savoir apparemment même banal demande à être justifié par une preuve pour avoir valablement le statut de savoir ; or il apparaît que la preuve justificatrice de ce savoir banal demande elle aussi à être justifiée, de telle sorte qu'on se retrouve rapidement face à un problème théorique coriace de la forme « qu'est-ce qui prouve ce qui prouve ce qui prouve ce qui prouve (etc) ce qui prouve ce qui prouve que le pain est un aliment ? » La réponse de Descartes pour ce qui est de l'existence de soi-même est « je pense donc je suis » mais il sèche pour ce qui est de ce qui prouve l'existence du monde extérieur (voir ci-après la problématique sceptique). « Je pense donc je suis » est un parfait exemple de ce que je nomme un absolu épistémique, aux fins de l'épistémologie du sdcs, dans laquelle les absolus épistémiques sont :

[les sensations sont certaines / les perceptions sont faillibles / choisir en fonction des perceptions faillibles est fatal / les sensations dépendent des choix].

Ces absolus ont en même temps le statut d'observations primitives.

Avant propos

En préambule à ce document, pour cerner une limite à une pratique trop répandue de déni du Réel et de toute possibilité de vérité, que j'ai souvent rencontrée avec des interlocuteurs qui bottent en touche lors de mes tentatives d'évaluation du sdcs par des tiers :

Si « tout est illusion », alors l'illusion est réelle en tant que telle (le phénomène « illusion » est réel), donc le phénomène « illusion » n'est pas une illusion, donc « tout est illusion » est faux.

De même, si « aucune vérité n'existe », « aucune vérité n'existe » est une vérité, donc « aucune vérité n'existe » est faux.

Fondements épistémologiques

Que « je » soit une personne quelconque physique (automobiliste, amante-amant, cuisinière-cuisinier, citoyenne-citoyen, chimiste, épouse-époux, électricienne-électricien, etc, ...) ou morale (tribunal, laboratoire de recherche, association, entreprise, Église, État, etc, ...), (électrice-électeur, etc, ...), l'épistémologie a la charge de répondre aux 4 questions :

- « qu'est-ce que « savoir » ;
- « comment « je » sait ce que « je » sait » ;
- « comment « je » sait que « je » ignore ce que « je » ignore » ;
- « comment éviter l'erreur¹ ».

Le modèle traditionnel de l'épistémologie peut s'exprimer comme suit :

« je » sait que P , si et seulement si :

- « je » croit que P
- P est vrai
- la croyance de « je » dans P est justifiée

Selon la conception de l'épistémologie dans le sdc, le sommet de la fiabilité à un instant t (équivalent au *je pense donc je suis* de Descartes) correspond aux sensations intérieures sur l'axe souffrance / bonheur.

Exemple : $P = j'ai$ une douleur au pouce

- « je » crois que P : « je crois que j'ai une douleur au pouce »
- P est vrai : j'ai effectivement une douleur au pouce
- la croyance de « je » dans P est justifiée : mon pouce me fait mal

Quel que soit le degré ou non d'illusion, de rêve, d'hallucination, de psycho-somatisme ou d'hypocondrie, la sensation de douleur est réelle. « Je » Est. « Je » existe.

Sur cette base primordiale des sensations, établies en tant que informations les plus fiables, interviennent les perceptions :

À chaque instant t , rien ne permet de différencier les perceptions quelles qu'elles soient de l'illusion, du rêve, de l'hallucination, du délire : je peux être amputé du pouce et pourtant ressentir une douleur à ce pouce. Je peux être amputé d'une main et pourtant rêver d'avoir 2 mains. La mort peut m'amputer brutalement d'un proche et je peux m'exclamer pourtant « non, ce n'est pas vrai » et rêver la nuit de cette personne vivante, ou encore être incapable d'entendre un diagnostic médical terrifiant pour moi. « Je suis » est vrai, mais rien ne prouve

que « je rêve », « je délire », « j'hallucine », « je déconne », « je mythone », « je m'illusionne », « je prends mes désirs pour des réalités », « je me mens à moi-même », « je ne regarde pas la vérité en face », « je suis manipulé par mon éducation (par une secte, par une religion, par la pub, par un courant de pensée, par la mythologie de mon époque) », soit faux.

Cette incertitude permanente sur les perceptions constitue le défi proposé par le raisonnement sceptique, introduit par Descartes avec l'argument du Malin Génie (qui illusionnerait « je » à chaque instant pour lui faire croire au monde extérieur.) Une des spécificités de la présente épistémologie est de rapprocher la problématique du Malin Génie des approches psychologiques sur l'inconscient et sur les mécanismes de défense psychiques.

(Une des formes fréquentes de l'erreur du fait de l'inconscient peut s'écrire sous la forme :

- P est vrai
- la croyance de « je » dans P est justifiée
- « je » ne croit pas que P)

Je reproduis le raisonnement sceptique tel qu'il est présenté page 309 par J. Dutant et P. Engel dans *Philosophie de la connaissance ; Croyance, connaissance, justification*, Librairie philosophique J. Vrin :

« Étant donné une *hypothèse sceptique* h , à savoir toute hypothèse dans laquelle mes perceptions du monde extérieur sont illusoires (je suis un cerveau dans une cuve, j'ai pris une pilule hallucinogène, etc.), et une *proposition de sens commun* p , quelque chose que je crois trivialement connaître, l'argument a la structure suivante :

Prémisse sceptique. Je ne sais pas si non- h . (Je ne sais pas s'il n'y a pas de Malin Génie, par exemple).

Prémisse pont. Si je ne sais pas si non- h , alors je ne sais pas si p .

Conclusion sceptique. Donc je ne sais pas si p . »

À l'appui de la prémisse sceptique, s'ajoute qu'en permanence une infinité de circonstances possibles peuvent invalider le savoir le plus solide. Par exemple, « j'ai 20 euros sur moi » devient faux si j'ai oublié mon porte-monnaie à la boulangerie ; de même « la Seine coule à Paris » devient faux à l'instant où on lit ces lignes si les lois fondamentales de la matière dans notre univers ont localement changé, transformant l'Île de France en leurre gravitationnel. La notion même de permanence de notre monde dans le Réel repose sur une inférence statistique

(de jour en jour et de génération en génération, de mémoire d'humain, je prends confiance dans la stabilité du monde physique, dans la régularité des jours et des saisons, le système solaire étant réglé comme une horloge, relativement à l'échelle de mon temps individuel) et non sur une preuve absolue. Rien ne permet de savoir par une collection de preuves certaines que les lois scientifiques fondamentales de l'astrophysique ne peuvent pas changer sans prévenir. On observe juste que c'est comme ça depuis une durée astronomique comparé à la durée familière d'un jour terrestre, par exemple. (On observe... Ou bien un Malin Génie nous fait croire qu'on observe, bien entendu.)

En résumé, jusqu'ici :

à chaque instant :

- les sensations sont fiables ;
- les perceptions le sont beaucoup moins ;
- le raisonnement logique sceptique conclu valablement au doute sur tout savoir absolu à un instant t sur le monde extérieur.

Deux remarques sur le raisonnement sceptique :

« je ne sais pas si p » n'implique pas « je sais que non- p » (je ne sais pas si la Seine coule encore à Paris à l'instant, n'implique pas que la Seine ne coule plus à Paris à l'instant) ;

« je ne sais pas si non- h » n'implique pas « h » (le fait qu'il est possible que « je » soit en train de rêver ne prouve pas du tout que ce soit le cas, il reste possible que « je » ne rêve pas, que je ne délire pas, que je n'ai pas pris de pilule hallucinogène, etc.)² ;

Appliqué à un exemple de sens commun :

Imaginons que je suis dans un appartement au 9ème étage d'un immeuble et que mes sensations par un impérieux désir me poussent à former le projet d'aller boire un café au bistrot du coin.

Je sais de mémoire qu'il y a une porte d'entrée à mon appartement qui donne sur un itinéraire usuel jusqu'au bistrot, et qu'il y a aussi une fenêtre que d'ailleurs j'ai sous les yeux.

Si j'applique le raisonnement sceptique :

Prémisse sceptique. Je ne sais pas si non- h . (Je ne sais pas s'il n'y a pas de Malin Génie, si je ne rêve pas, si je ne délire pas, si je ne suis pas un cerveau sans corps manipulé dans un

laboratoire où l'on me fait croire avec des stimulations électriques que je suis dans un appartement et ressentir un désir de café).

Prémisse pont. Si je ne sais pas si non-*h*, alors je ne sais pas si *p*. (Je ne sais pas si la porte de l'appart ne débouche pas sur un aspirabîme gluant apparu durant la nuit, et si dans le même temps je n'ai pas acquis des pouvoirs qui me permettront de m'envoler plus sûrement par la fenêtre).

Conclusion sceptique. Donc je ne sais pas si *p*. (Voilà, je ne sais pas si le monde est comme d'habitude derrière la porte, ou pas. Je ne sais ni si *p*, ni si *non-p*. Je sais juste que je ressens une sorte de manque que j'interprète comme un besoin ou désir de café.).

Que faire ?

Rien ? (Cette solution, bien que de loin la plus intéressante pour les sensations, n'affecte pas notre sujet, et n'est donc pas explorée ici.)

Prendre la porte en risquant d'être digéré par l'aspirabîme ?

M'envoler par la fenêtre en risquant de me disloquer au sol si mon manque de confiance en moi et mon manque de foi désactivent mon pouvoir tout neuf ? (ou de siroter mon café dans moins de 5 minutes dans la délicieuse sérénité de l'incroyable émerveillement de ce baptême de l'air tellement simple et naturel, finalement ?)

Ici apparaît le problème du choix :

L'existence (absolu) de mes sensations me met dans la fatalité (absolu), instant par instant, d'opérer (absolu) un ou des choix.

Cette fatalité (absolu), ou condition, d'avoir constamment à choisir (= se comporter), est appréhendée dans le sdc, avec l'existence des sensations internes, comme un des absolus épistémiques. Le savoir y est analysé alors non pas comme une fin en soi, mais comme un moyen relativement au problème du choix. Il est impossible en dehors des sensations internes de savoir quoi que ce soit de manière absolue, mais il est possible de faire rationnellement les choix en fonction des savoirs-constamment-évaluables disponibles : « ne rien savoir absolument » (scepticisme) n'est pas « ne savoir absolument rien » (abus à partir du scepticisme).

Ainsi, relativement entre le savoir et le choix, le sens du savoir est de permettre de faire les bons et meilleurs choix, le fait d'avoir à faire des choix étant une fatalité, ou condition naturelle.

Suite de l'exemple :

Si je suis au 9ème étage et que je projette d'aller au bistrot du coin, et que je veux opérer rationnellement le choix de l'itinéraire à suivre pour réaliser mon plan conformément à l'épistémologie du sdc, je vais me déterminer non pas par rapport à un savoir ou connaissance absolus qui ne peuvent logiquement pas atteindre ce degré total de fiabilité, mais je vais me déterminer selon l'hypothèse la plus probable (le soleil s'est bien levé une fois de plus ce matin, je n'ai toujours pas de super pouvoir et il n'y a pas d'aspirabîme derrière la porte, je peux prendre le risque de sortir normalement. Selon les immeubles, on ne peut pas dire si l'hypothèse où l'ascenseur n'est pas en panne est probable, ou s'il faut descendre par l'escalier).

Résumé 2 :

à chaque instant :

- les sensations sont fiables ;
- les perceptions le sont beaucoup moins ;
- Avoir à choisir est fatal.
- Les perceptions incertaines sont incontournables pour faire les choix ;
- le raisonnement logique sceptique conclu valablement au doute sur tout savoir absolu à l'instant t sur le monde extérieur : « je » sait que « je » ne sait ni si p ni si $non-p$;
- Le concept de « savoir absolu » étant logiquement invalidé, on peut le remplacer aux fins de l'épistémologie par celui de « l'hypothèse la plus fiable », celle qui « devrait rationnellement emporter le comportement » ;
- On peut rapprocher, aux fins de l'épistémologie, la problématique du Malin Génie de Descartes et les approches psychologiques sur l'inconscient.

Remarque sur l'existence de l'inconscient : strictement comme pour le Malin Génie, l'existence de l'inconscient n'est pas à prouver, c'est le contraire : dès lors qu'on ne peut pas prouver l'inexistence de l'inconscient, on doit logiquement se comporter constamment avec l'hypothèse de son existence. L'hypothèse de l'inconscient est bien une question d'épistémologie. Par ailleurs, le fait qu'on ne trouve pas physiologiquement l'organe de l'inconscient comme l'estomac pour la digestion ou les poumons pour la respiration n'invalide pas la notion d'instance psychique, de même que quand on ouvre un ordinateur on ne trouve pas d'équivalence stricte entre les programmes (traitement de texte, logiciel vidéo, etc.) et les composants physiques (transistor, mémoire, processeur, etc.).

Pour compléter la problématique, il convient encore d'observer que le problème objectif du choix (objectif car il est fatal d'opérer des choix) débouche sur celui du sens : aucun organisme doué à la fois de « sensation » et de capacité de « choix » ne se comporte « par hasard » : toute personne qui se comporte autrement que par hasard reconnaît de fait l'existence naturel de « sens », acte par acte, (la notion « du » sens, comme dans l'expression « le sens de la vie », intervenant lorsque une cohérence globale apparaît entre tous les actes dans la durée de la vie).

La proposition du sdc est, dans un contexte où [maximiser le bon-heur]3 est possible :

1/ il est rationnel pour « je » d'opérer les choix en vue de minimiser la souffrance et de maximiser le bonheur de « je » ;

2/ il est rationnel de préférer la vérité (perceptions et représentations psychiques conformes au Réel) à l'illusion.

En corollaire , il reste possible que dans un contexte où l'accès à un minimum de bonheur est impossible (dans une dictature par exemple, militaire ou non), préférer l'illusion à la vérité soit localement un choix « moins pire », et une piste d'explication de comportements irrationnels individuels ou collectifs, éventuellement à grande échelle. Dans cette approche où s'illusionner s'explique comme un choix selon les circonstances pour fuir les sensations les pires, le Malin Génie de Descartes se trouve une parenté avec l'« inconscient » de la psychologie, responsable avec les mécanismes de défense du Moi de quelques-uns des mécanismes courants de la déformation du Réel dans les représentations humaines.

Résumé 3 :

à chaque instant :

- les sensations sont fiables ;
- les perceptions sont faillibles ;
- avoir à choisir (= se comporter) est fatal ;
- les perceptions incertaines sont incontournables pour faire les choix ;
- le raisonnement logique sceptique conclu valablement au doute sur l'absolu de tout savoir à l'instant t sur le monde extérieur ;
- les erreurs passées sont établies au moyen de nouvelles perceptions, ou calcul à partir des perceptions (les perceptions sont faillibles, mais c'est par le recoupement entre elles qu'on s'en rend compte) ;
- les sensations dépendent de la gestion / interprétation des perceptions ; (les qualités et intensité des sensations sont conséquences de mes choix dans les circonstances rencontrées via les perceptions) ;
- les sensations sont enjeu (ultime ? Sinon quoi d'autre ?) et permanent de tous les choix ;
- dans un contexte favorable, poursuivre le bonheur plutôt que la souffrance semble rationnel pour « je » comme fin en soi de chaque choix instant par instant ;
- rapprocher le « Malin Génie » de Descartes de l'Inconscient de la psychologie est une piste pour les théories de la connaissance et la prise en compte à la fois stricte et constructive du scepticisme ;
- Le concept de « savoir absolu » (pour l'identification des circonstances dans lesquelles « je » opère les choix) est remplacé par celui de « l'hypothèse la plus fiable », qui « emporte le comportement » (entre le discours et le comportement, c'est le comportement qui témoigne vraiment de ce que croit une personne ; l'hypothèse la plus fiable détermine le comportement rationnel).

réponses aux 4 questions :

- « qu'est-ce que « savoir » ;
- « comment « je » sait ce que « je » sait » ;
- « comment « je » sait que « je » ignore ce que « je » ignore » ;
- « comment éviter l'erreur ».

« Qu'est-ce que « savoir » ? »

Savoir, au sens de « détenir à un instant t une information absolument fiable sur le monde extérieur », est absolument impossible. Selon la présente approche, « savoir » devient un processus impliquant une durée (le mot savoir signifiant alors précisément « hypothéser ») :

Savoir = hypothéser = « avoir la sensation d'une imagination sur le réel, constituant une hypothèse que *l'avenir validera*, participant à la meilleure gestion possible des sensations intérieures de « je savant » ». (« *Savoir* » est indissociable de « *validé par l'avenir* »).

Le « risque d'erreur » est consubstantiel au « savoir » dans le sdc.

Exemple :

Soit P = mon train est à 17h02 le 12 février 2004

Pour que à un instant t_1 (par exemple 12 février 2004 à 16h) P soit un savoir (= hypothèse fiable) au sens de l'épistémologie du sdc, il faut que :

- « je » doute de ce savoir en tant que savoir absolu ;
- Prendre ce train soit un des meilleurs choix possibles du point de vue du Jugement Dernier (bilan fictif qui permettrait de mesurer mon total de bonheur / souffrance au moment où « je » cesserait d'être un être doué de sensibilité/capacité de choisir)
- La précision ou imprécision de l'info soit en rapport avec son utilité (je n'ai pas besoin de savoir l'heure du départ au millième de seconde près pour prendre un train) ;
- La probabilité pour que le train parte à l'heure dite soit suffisante pour ne pas justifier de nouvelles vérifications (coûteuses pour la gestion des sensations).

De ce point de vue, les cas à t_2 (par exemple 12 février 2004 18h30) tels que « le train est parti à 17h03 », ou « le train a été annulé à 16h59 du fait d'un attentat », n'invalident pas P en t_1 en tant qu' « hypothèse fiable ».

Il était épistémologiquement justifié en t_1 de se comporter en accord avec l'hypothèse « mon train est à 17h02 » ;

Malgré ces profondes bizarreries culturelles qui tournent le dos à toute justification du savoir par lui-même et à tout sens moral autre que l'égoïsme-sensationnel-individuel, l'épistémologie du sdcs prétend à l'indissociabilité intrinsèque des :

[sensations / perceptions / choix / sens] .

« comment « je » sait ce que « je » sait ? »

Observation et Calcul.

Selon l'épistémologie du sdcs, tout savoir procède exclusivement de l'observation et du calcul.

Le langage de toute science est alors mathématique, et des mathématiques coupées de toute perspective d'application concrète ne seraient pas scientifiques. L'expression « mathématiques pures » est un piège de langage, qui indique une longueur, profondeur ou quantité d'abstraction dans les allers-retours avec le réel, et non une coupure totale. (Voir le document « fondement des mathématiques »). Ainsi, une théorie des nombres coupée de toute perspective d'application concrète perdrait toute signification, puisque aussi bien 1 poubelle + 2 téléphones ne font pas 3 automobiles. La notion même de chiffre perd tout sens pour tout être qui ne vivrait pas dans une réalité peuplée d'entités physiques dénombrables.

Il n'y a pas de différence épistémique entre différents domaines scientifiques, (comme par exemple physique, ethnologie, médecine, météorologie, histoire, criminologie, théologie, chimie, biologie, philosophie, psychanalyse, etc., ...), en particulier pas de statut « magique » pour l'humain en tant qu' « insondable mystère », pas plus que pour Dieu. Comme pour n'importe quel domaine, le futur de la science est caché dans l'ignorance présente, qu'il est capital de respecter en tant que telle. L'ignorance est infiniment belle, elle encourage toutes les observations et permet toutes les hypothèses.

Une hypothèse contredite par une preuve (par exemple « je » n'existe pas) n'est pas une hypothèse, c'est une erreur.

Les fondements ultimes des mathématiques d'une part, et leurs vérifications ultimes, sont toujours dans le Réel, pris en compte individuellement via les perceptions incertaines par les sensations. (Quel que soit le degré d'abstraction, même dans le cas des mathématiques pures ; voir le document « fondements des mathématiques » : le métalangage des mathématiques est le Réel).

Le dernier paragraphe est un peu une redite, mais la science c'est pas de la littérature.

« comment « je » sait que « je » ignore ce que « je » ignore ? »

Observation et Calcul : « je » ignore tout ce que « je » ne sait pas de manière justifiée par Observation et Calcul. La préservation de mon ignorance, lieu vierge, potentiel de mon savoir futur, demande une grande discipline, et de savoir lutter dans le court terme contre les besoins pourtant légitimes de l'Estime de Soi (mieux satisfaits à long termes dans le processus [identification de l'ignorance présente → meilleur savoir futur → meilleure estime de soi]).

Cette problématique est contenue dans la précédente, le savoir sur ce que « je » ignore étant un savoir.

Elle est pointée ici non par nécessité logique mais du fait du contexte culturel dans la civilisation des droits de l'homme, où l'opinion et la conviction jouissent d'un statut suggestivement supérieur à celui de la vérité, notion absente de la Déclaration universelle des droits de l'homme adoptée par l'ONU, qui décrète de plus arbitrairement « la liberté de parler et de croire » comme « la plus haute aspiration de l'homme ».

Protéger les zones d'ignorance En Tant Que Telles est primordial d'un point de vue épistémologique. Le « domaine de l'ignorance » recouvre en effet le « domaine du possible ».

Les convictions (au sens d'opinions psychorigides) d'ordre moral et philosophiques (il y aura toujours des pauvres ; l'être humain est naturellement mauvais ; il y aura toujours des conflits d'intérêts ; les blondes sont trop connes ; les hommes ne pensent qu'avec leur sexe ; c'est trop tard pour le climat ; les fous ne sont pas dans la réalité, etc, etc, etc, ...) ferment de façon très rigide des entrées discrètes, des « portes étroites » sur des univers entiers de connaissance possible.

« comment éviter l'erreur » ?

Au vu de ce qui précède, le risque d'erreur est permanent, et consubstantiel au phénomène « savoir » / « connaissance ».

Cependant, disqualifier toute possibilité de savoir et de connaissance sur la base théorique du raisonnement logique sceptique est une erreur logique. En effet, le raisonnement porte sur le caractère d'absolue certitude d'un savoir en un instant, mais toute conclusion sur la probabilité de la validité de ce savoir est logiquement abusive. Ce serait un abus logique de la forme « puisque p n'est pas égal à 100, alors p est égal à 0 ».

Dès lors, si nous ne pouvons être absolument certain d'aucun savoir, nous pouvons par contre nous comporter de manière absolument rationnelle en présence de la conscience de notre ignorance, et des probabilités plus ou moins fortes de validité de nos savoirs, reconsidérés sous forme d'hypothèses que nous soumettons constamment à l'expérience en opérant nos choix (en nous comportant).

Mais, toujours dans la présente conception épistémologique, si nous sommes certains de ne pas toujours nous tromper, nous sommes certains également de nous tromper parfois. C'est la raison d'être, pour la construction éthique et juridique du sdcs (nécessaire en fait toute entière pour répondre exhaustivement à la question « comment éviter l'erreur »), du « modèle de l'action » dans le sdcs, modèle permanent, noté (le couple Ignorance-Inconscient recouvrant à la fois le Malin Génie de Descartes et l'inconscient des approches psychologiques) :

[Force → Ignorance-Inconscient / Conscient → Geste]

_____]

1 Hypothèse : il semble que les enjeux des choix soient beaucoup plus cruciaux en tant qu'amant pour une même personne à la fois amant et directeur de centrale nucléaire, le 2ème statut étant souvent au service du 1er, les effets secondaires sur des populations entières et sur l'environnement venant seulement en arrière plan.

2 une 3^{ème} remarque, inutile pour la présente épistémologie, mais pour aller de Descartes au pari de Pascal, tout de même : « je ne sais pas s'il n'y a pas de malin Génie », d'accord, mais « je ne sais pas non plus s'il n'y a pas de Bon Génie », un Dieu (pas « tout puissant » car alors il y aurait un monde avec le bonheur et sans la souffrance) qui participerait aux circonstances à une échelle telle que le merdier actuel aurait quelques chances malgré tout de trouver une issue salutaire (un rapport bonheur / souffrance tel que vivre soit toujours une merveilleuse expérience pour chaque être sensible, indépendamment de sa forme matérielle, biologique-ADN, ou autre).

3 « bonheur », « bon-heurj », le sens de ce concept dans le sdcs est défini dans le document « axiomatique mathématique fondamentale ».